

CONCERT AU RÉFECTOIRE À 16 H 30

MAUREEN DOR

CONCERT
AU RÉFECTOIRE
À 16 H 30

Roman

D'après le scénario
« Hervé Vincent en concert à 16 h 30 »
de Maureen Dor et Vincent Baguian

BUCHET • CHASTEL

© Buchet/Chastel, Libella, Paris, 2023
ISBN : 978-2-283-03849-9

*Tout est en désordre. Les cheveux.
Le lit. Les mots. La vie. Le cœur.*

JACK KEROUAC

*À Jean-Éric Ougier,
qui aurait mis le feu à sa maison de retraite.*

Prologue

C'est seulement quand j'ai donné les clés de la propriété au type de l'agence immobilière que j'ai compris que c'était fini. Que tout était fini. J'avais échoué, ma boîte avait été mise en liquidation et comme tout était au nom de celle-ci, quand je l'avais perdue, j'avais tout perdu. Même et surtout ma maison, même et surtout ma femme. On travaillait ensemble, moi à la direction générale et elle à la communication. Elle avait si bien communiqué avec mon client américain qu'elle était partie avec lui. Avais-je perdu ma femme parce que je perdais ma société ou avais-je perdu ma société parce que ma femme était en train de partir ?

Je me suis posé la question un soir, sur la terrasse, quand la maison était déjà vide et que je dormais sur les transats du jardin. Je regardais ce ciel du Sud qui avait été la voûte d'une succession de fêtes et de soirées joyeuses, et je m'étais endormi sans trancher ; elle n'était plus là parce qu'elle ne m'aimait plus. Pourquoi

elle ne m'aimait plus, ça, c'était un autre problème. Et des problèmes, j'en avais beaucoup à l'époque.

Ma femme s'était barrée, mes clients changeaient de crèmerie, et je n'arrivais pas à prendre les bonnes décisions pour sauver mon couple et mon business. Je me retrouvais donc un soir de lune montante, au bord de ce qui allait bientôt être mon ex-piscine, à me demander comment je n'avais pas vu que ma vie se délitait comme les mailles d'un tricot dont on veut récupérer la laine.

De cette pelote effilochée, il ne me restait que ma fille. C'est la seule qui était à mon nom, on me l'avait laissée. Même sa mère n'en avait pas voulu. Elle avait 10 ans et déjà des yeux d'adulte quand elle me dévisageait. Je voyais bien qu'elle me tenait pour responsable de la fin de son enfance et du départ de sa mère. Quelle injustice !

J'ai éloigné de moi ce petit reproche en chaussons, trop honteux pour affronter son regard inquisiteur et ses questions lancinantes à base de « elle est où maman ? » et de « elle rentre quand ? » auxquelles je ne pouvais pas répondre sans devenir menteur moi-même. Le peu d'argent qu'il me restait après avoir été mis à sac par mes créanciers servit à payer le premier trimestre de la meilleure pension suisse où j'inscrivis Lydie. Le genre d'endroit où l'on parque les gosses de riches dans un environnement qui leur rappelle la

maison : piscine olympique, courts de tennis, pelouse au cordeau, chambres avec Wi-Fi, et nourriture *healthy*. Je pensais naïvement que si elle était au Club Med de la scolarité, le manque de sa mère – et de moi aussi, peut-être –, de sa nounou, de sa maison, bref de sa vie d'avant, passerait mieux. J'espérais aussi qu'elle y rencontrerait la crème de la crème, et qu'elle s'y ferait un carnet d'adresses en or pour, plus tard, me venger de mon échec entrepreneurial. J'aurais mieux fait de l'emmener vraiment au Club Med.

Quand il avait fallu se remettre à flot – des petits flots, j'étais passé de l'Atlantique à la Méditerranée – je m'étais dit que, quitte à tout recommencer, autant se faire un peu plaisir. J'avais aimé travailler dans le milieu de la musique, alors pourquoi ne pas y rester ? Mais de l'autre côté de la barrière cette fois : à 45 ans, de fabricant, j'étais devenu artiste. Et comme ma chute sociale n'avait pas entraîné de chute capillaire, j'étais resté cet homme dont les femmes disaient : « s'il veut bien de moi, je veux bien de lui ». Je ne voulais pas particulièrement d'elles mais le faire croire était à ma portée. J'avais un joli brin de voix et une certaine prestance que mes costumes sur mesure, cachés dans la cahute de la pompe à chaleur de la piscine pendant le passage de l'huissier, mettaient en valeur.

Cet été-là, je l'ai passé sur une estrade de la taille de mon dressing à chanter tous les tubes de ma jeunesse

que je n'avais fredonnés jusqu'à présent que sous ma douche à l'italienne. J'ai chanté tout l'été et quand la bise est venue, j'ai compris que si je voulais continuer à investir dans l'avenir suisse et riche de ma fille, il me fallait continuer à me produire devant un public aussi bienveillant et peu exigeant vocalement que le spectateur en pantacourt.

Depuis vingt-cinq ans que j'enchaîne les concerts, je crois pouvoir dire sans fausse modestie que je suis actuellement l'artiste le plus demandé dans les Ehpad de France et de Navarre.

« Hervé Vincent, la musique des cœurs, la musique au cœur. » 550 € TTC la prestation, éclairage et sonorisation compris.

Chapitre 1

Elle roule trop vite et elle le sait. Elle sait aussi que ça me rend malade quand je dois me concentrer mais elle s'en fout. Ma fille se hâte d'aller vers des destinations qui l'ennuient. Et c'est comme ça depuis cinq ans, depuis qu'elle m'a rejoint dans ma vie de VRP des émotions. Pourtant, son lycée suisse était censé mettre à sa portée les plus hautes fonctions professionnelles, qu'une éducation pour millionnaire au milieu de gosses de millionnaires rendait atteignables.

Mais je l'ai vue débarquer à l'entrée de mon hôtel de Locquirec le jour de ses 30 ans. J'avais prévu de lui envoyer un petit bouquet au studio parisien qu'elle occupait depuis la fin de ses études de commerce à Bordeaux. Études elles aussi payées grâce à mes galas pour cheveux mauves. Finalement, j'ai pu lui donner les fleurs en main propre. Elle m'a dit que son boulot l'ennuyait à Paris et qu'elle avait envie de venir bosser avec moi. Passé la première minute à chercher

par-dessus son épaule si une caméra cachée n'avait pas été engagée pour immortaliser les retrouvailles d'un père et de sa fille qui n'ont pas dû passer plus de trois mois ensemble en quinze ans, j'ai cru naïvement qu'elle avait peut-être aussi envie de me connaître un peu mieux et qu'elle et moi, on aurait plus de temps pour s'appivoiser. Mais Lydie est une panthère qui me fait peur. Elle, dont on ne sait jamais si elle va mordre, griffer ou ronronner.

Quand elle roule, elle aboie.

« Mais putain, avance ! Bouge-toi avec ta Mercedes de gros plouc de merde !

– Calme-toi, Lydie, y a que moi qui t'entends, là. Et je n'arrive pas à me concentrer. Et ce n'est pas une Mercedes.

– On s'en fout, c'est un truc qui me ralentit. Te concentrer sur quoi ? Sur la chanson ? Tu la connais par cœur !

– Les gestes, Lydie, les gestes. La gestuelle, c'est la moitié de l'émotion.

– L'émotion ! Mon cul !

– Ce que tu peux être vulgaire, ma fille. C'est dommage, ce n'est pas comme ça que je t'ai élevée.

– Élevée ! Tout de suite les grands mots. MAIS RANGE-TOI, GROS CON ! crie-t-elle à l'adresse de la Toyota Prima blanche qui a commis l'erreur de ne pas se déporter assez vite sur la file de droite. Merde,

papa, il faut vraiment changer de bagnole. C'est un tank qui n'avance pas, ce truc. Et comme on est toujours en retard... »

C'est vrai que mon combi utilitaire est pourri. Je l'avais déjà quand elle est arrivée. Mais il me plaît ; il est fiable, jamais en panne malgré ses 350 000 km au compteur, et suffisamment spacieux pour héberger ma vie professionnelle et ma vie personnelle. De loin, il fait un bel effet avec l'annonce en lettres d'or calligraphiées sur les deux côtés du véhicule : « HERVÉ VINCENT, LA MUSIQUE DES CŒURS, LA MUSIQUE AU CŒUR. » Je l'ai fait poser par un petit artisan un jour de déprime où j'avais envie de donner un peu de brillant à ma vie. Mais c'est vrai qu'il ne faut pas être garagiste pour voir que le pare-chocs tient par la grâce du Saint-Esprit, qu'une aile est cabossée et que la peinture bordeaux s'écaille un peu partout. Et qu'une camionnette qui a 350 000 km au compteur n'est pas vraiment une gazelle de la pampa.

Lydie roule vite, avec agressivité et nervosité. Comme tout ce qu'elle fait d'ailleurs. C'est dommage parce qu'elle est belle ma fille. Elle est grande, avec une taille fine de patineuse et des seins qui remplissent la main de l'honnête homme. Un père n'est pas censé parler des seins de sa fille, mais je le dis avec admiration et respect. Si elle voulait faire un tout petit effort, elle pourrait taper dans l'œil de n'importe

quel homme de plus de 25 ans qui a des yeux pour voir.

Ses cheveux sont châtain-roux et lui arrivent à l'épaule. De temps en temps, elle les attache en chignon relevé mais la plupart du temps, elle ne prend pas la peine de faire plus qu'une simple queue-de-cheval. Elle pourrait être avenante si elle souriait un peu. Mais elle semble avoir oublié sa joie de vivre dans les toilettes d'un restoroute. Il lui reste sa colère pour montrer qu'elle est vivante. Elle est en colère le matin parce que le lit qu'elle occupe ne lui a pas permis de trouver le sommeil, et elle l'est encore le soir en repensant à sa journée qui n'a pas eu les résultats attendus. Elle garde cette colère contre elle comme une mémère tient son chihuahua dans ses bras : pour se rassurer. Parfois, j'ai l'impression que c'est la seule émotion qu'elle connaît encore. C'est ma panthère de 35 ans que je n'ai toujours pas réussi à dompter malgré une vie commune 24 h/24.

« Tu peux fermer ta fenêtre ? Avec ma voix..., dis-je en murmurant. Elle le sait tout de même que le chaud-froid et les courants d'air fragilisent mon organe.

– Lâche-moi avec ta voix ! »

D'accord, d'accord, n'ennuyons pas Fangio ! Pour ne plus penser aux voitures qui arrivent beaucoup trop rapidement dans mon champ de vision, je fais ma

petite méditation personnelle : je m'entraîne à chanter en play-back en m'accompagnant des gestes qui font ma signature visuelle et qui me rendent digne de la lignée d'un Yves Montant ou d'un Michel Sardou.

Mes gestes sont précis parce qu'inlassablement répétés. Une vraie chorégraphie : la main sur le cœur, l'index pointé vers l'auditeur, le clin d'œil aguicheur et le sourire triste de l'homme qui n'a pas encore trouvé l'âme sœur mais qui continue de chercher parce qu'elle est peut-être là, devant lui, dans la salle, le tout en penchant la tête. Bref, toute la gamme.

Je préférerais ne rien te dire (l'index fait non devant mes yeux)

Car tous les mots étaient trop forts (les deux poings sont serrés et bondissent en s'ouvrant comme si je jetais des paillettes au public)

Il fallait éviter le pire

Parce que vois-tu, je t'aime encore... (la main fermée part du cœur pour s'ouvrir)

Du plus profond de mes délires (les deux mains prennent le crâne et la tête fait non)

Jusqu'au dernier jour de ma mort (mains ouvertes tel le Messie)

Tu seras dans tous mes soupirs

Parce que vois-tu, je t'aime encore... (la main fermée part du cœur pour s'ouvrir vers le public)

« *Jusqu'au dernier jour de ma mort...* Ça ne veut rien dire mais c'est ma meilleure punchline », ricane Lydie.

C'est vrai qu'elle est absurde cette phrase, mais Lydie ne devrait pas en avoir honte. Comment peut-on méjuger de ce que l'on fait ? Comment avoir honte de sa propre production ? C'est ce qui nous sépare, ma fille et moi. Elle semble renier ce qui sort d'elle et moi je chéris mes petits talents. Je n'ai pas un « grand » talent mais le peu que j'ai me permet d'en vivre et de me sentir vivant. Comment ne pas en être reconnaissant ? Lydie, elle, semble toujours chercher un autre fauteuil plus confortable que celui qu'elle occupe.

Et maintenant le péage qui l'oblige à ralentir. Où vont toutes ces voitures un mardi matin ? Où iront tous ces gens quand ils seront vieux ?

Et ce jeune clampin qui lui prend son ticket et sa carte de paiement, comment en est-il arrivé à devoir faire ce métier morne et répétitif ? C'est un « Lydie » aigri ou un Hervé Vincent reconnaissant ?

« Ce serait pas la limousine d'Hervé Vincent, le célèbre Hervé Vincent ?! » s'exclame-t-il. C'est un Lydie, ils vont s'entendre.

« C'est bien mon gros, au moins tu sais lire, moi qui pensais que pour gagner ton salaire de misère il fallait à peine savoir compter. Fais gaffe, on t'exploite, t'es surqualifié. Et profite de ta place, tu dois être le

dernier être humain qui fait ce boulot », répond ma fille en récupérant son ticket et sa carte bleue.

J'ai pitié de ces jeunes gens qui ne savent plus se réjouir pour eux-mêmes et pour les autres. Elle est belle ma camionnette. Et elle permet de quitter cette cahute pour d'autres cieux, elle. Longue vie à toi jeune ricanneur encastré.

Chapitre 2

Petit con dans ta boîte de merde en alu. D'où tu me parles ? De ton guichet au péage ? C'était ça ton rêve ? Tendre la main et récupérer l'argent de ceux qui ont les moyens de partir, eux ? Tu te crois polyglotte parce que tu sais dire « merci » et « au revoir » en cinq langues ? J'en ai vu des centaines de bonshommes comme toi et je vous ai oubliés dans la minute. Mais tu seras le dernier que je verrai.

« Papa, faut vraiment qu'on prenne la carte Liber-t pour plus voir la gueule de ces empaffés du péage. Et on perdra moins de temps. »

Je sais bien que je roule trop vite. Et qu'il n'aime pas ça. Je roule vite parce que j'espère toujours le miracle qui m'attendra à la prochaine destination. La surprise qui changera tout, qui justifiera de s'être levée à 7 heures dans une chambre moche et impersonnelle et de se coucher dans un lit qui n'est jamais le même. Je suis naïve et optimiste, quoi qu'en pense le vieux.

Il me fait rire avec sa doudoune noire qui lui va comme du rouge à lèvres à Mère Teresa. Il est fait pour porter des costumes, mon père. Une veste, un pantalon à pli, une belle chemise, et c'est lui, le patron.

C'est parce qu'il se tient droit. Les vêtements mous, c'est parfait pour s'affaler. Mon père ne s'affale jamais, 70 ans et toujours de l'allure, il faut bien que je lui laisse ça.

Niort ! Il vaut mieux être de nulle part ou de Niort ? Certains noms de ville sont un voyage : Zanzibar, Valparaiso, Istanbul, New York. Même si on n'y a jamais mis les pieds, on a déjà des images. Mais les images de Niort ! Pas de ciel bleu, pas de gratte-ciel, pas de rues pavées, pas d'échoppes bigarrées, mais des cités grises, des pavillons à jardinets mal entretenus, et des magasins qui vendent des tabliers et des gaines pour vieilles femmes de ménage. Niort j'abhorre. Si un miracle m'y attend, ce sera vraiment un miracle.

On y a un petit rendez-vous professionnel post mortem, papa et moi. Hé oui, qui aurait cru qu'un possible pactole nous attendait dans cet Ehpad sinistre dont on avait raflé (dont J'AVAIS raflé) le contrat d'artiste annuel par défaut de présentation du magicien local le jour du spectacle de Noël ? Devant leur désarroi et leurs difficultés à trouver un remplaçant, j'avais demandé une somme rondelette qu'ils

s'étaient empressés d'accepter. Et sans négocier en plus.

À notre premier passage dans cette maison des pas-encore-morts, je ne l'avais pas remarquée, cette Christiane Bachon qui avait demandé à venir en maison de retraite pour enfin voir du monde, paraît-il. D'autres têtes que celles de ses parents avec qui elle avait vécu toute sa vie à la ferme, et qui avaient été remplacées par celles de sa sœur et de son beau-frère quand ils avaient repris l'exploitation.

À notre passage suivant, l'année d'après, je l'avais repérée parce qu'elle riait beaucoup avec ses voisines. Je ne les aime pas les vieilles qui sont trop joyeuses. Elles me dépriment. La fois d'après, elle semblait déjà un peu moins jouasse mais encore trop jeune. Mais comme il n'y avait personne d'autre dont le profil ressortait avec évidence, et qu'elle avait hérité d'une partie des terres de ses ancêtres, m'avait-on dit, j'avais mis son nom dans le chapeau avec celui d'un vieux monsieur qui avait une chambre surchargée d'éventails. Ça peut valoir cher un vieil éventail.

C'est le nom de la vieille qui était sorti. Et papa avait été parfait, comme d'hab. En même temps, ça faisait déjà trois ans qu'on peaufinait son « super plus » : la tombola qui donnait toujours un gagnant. C'étaient eux, les vieux, les *winners* du spectacle, vu l'attente qu'ils avaient de son passage et la joie

enfantine illuminant leur regard éteint, d'année en année. Et parfois c'était nous, quand j'avais eu l'œil pour repérer la vieille seule et sans famille à qui léguer sa petite cagnotte, qui voudrait récompenser le crooner à la hauteur du bonheur reçu.

Merde, pas de place libre devant ce putain de cimetière ! Je m'en fous, je me gare sur la place pour handicapés. Il faudrait vraiment que j'arrive à choper une carte officielle d'invalidité. À qui je pourrais demander ? C'est quand je me pose ce genre de questions qui commencent par « à qui » que je me rends compte qu'on ne connaît personne en dehors du personnel croisé dans les Ehpad que l'on visite. Cinq ans de « lui et moi contre le monde entier ».

À quoi je pensais quand j'ai frappé à la porte de sa chambre dans ce village breton le jour de mon anniversaire ? Je ne voulais plus être seule, ça c'est sûr. Et les petits boulots que j'enchaînais malgré mon diplôme cinq étoiles arrivaient à peine à me nourrir et à payer mon loyer, pourtant fort petit et proportionnel à la surface de mon studio. Comme tout le monde, j'étais arrivée dans la capitale avec l'intime conviction qu'elle serait gentille et accueillante avec la jeune et jolie provinciale que j'étais. Plusieurs de mes anciens camarades d'école y habitaient et je me disais qu'ils m'inviteraient bien à l'une ou l'autre de

leurs soirées privées ou *corporate* pour me présenter leurs connaissances.

J'avais mélangé ma salive avec quelques-uns d'entre eux et, que je sache, ils n'en avaient pas forcément gardé un mauvais goût dans la bouche. Il faut croire que la Suisse leur semblait le bout du monde et une époque révolue puisqu'un seul d'entre eux m'avait rappelée. Sans doute parce que lui aussi cherchait un job et quelques recommandations. On s'était retrouvés comme deux cons dans un bar d'hôtel à éviter chacun de payer l'addition de deux mojitos trop sucrés et pas assez alcoolisés.

Après avoir compris que personne ne m'aiderait, j'ai accepté des boulots de vendeuse de fringues dont le seul stress est de plier les pulls dans le bon sens. Je ne suis jamais arrivée à copiner suffisamment avec mes collègues de cintres et de pliage pour qu'elles m'emmenent en boîte avec elles. Malgré ma bonne volonté pour m'intégrer dans leur cercle, je voyais bien qu'elles se méfiaient de mon humour sarcastique et de mes petites remarques sur les clientes. Elles devaient se dire que je faisais la même chose pour elles dans leur dos. Elles n'avaient pas tort.

Cinq ans à plier des pulls, c'est beaucoup, même pour quelqu'un sans ambition et sans passion comme moi. J'avais trop de soirées libres, trop de nuits en

solitaire à ressasser le pourquoi du comment. Ma vie s'était rétrécie jusqu'à ne plus avoir aucune saveur. Mon imagination, qui est pourtant loin d'être débordante, m'a fait croire pendant toutes ces années que j'étais la seule de la famille à subir cette solitude rongeante.

« Famille », comment ai-je pu envisager ce mot, même mentalement ? Dans ce « groupe », il y a une femme qui fut mère jusqu'aux 10 ans de sa fille, un homme qui s'est forcé à être paternel à partir de ces fameux 10 ans, et une fille qui les déteste de ne pas se sentir aimée depuis ce moment-là. J'ai une idée précise de la fonction d'une mère : faire comprendre à son enfant que, quoi qu'il fasse, quoi qu'il pense, elle l'aimera et restera à ses côtés. L'unique boulot d'une mère, c'est d'aimer son gosse et de le lui faire savoir. On ne lui demande rien d'autre qu'une subjectivité absolue et un amour aveugle. « Je viendrai te voir en prison même si tu as tué un enfant handicapé orphelin et rescapé d'un bateau de migrants. Seule contre tous, je t'aimerai encore. » C'est ça être une mère.

La mienne s'est barrée sans m'emmenner avec elle pour rester sexy aux yeux d'un cow-boy américain qui, j'en suis certaine, ne lui en demandait pas tant, et ne m'envoie qu'une carte de vœux par an. J'alterne depuis ce temps entre la volonté d'engager

un Tchétchène pour lui casser les jambes et celle d'aller la voir en pleurant comme un enfant qui fait ses dents dans l'espoir d'un maous câlin.

Quant à papa, j'ai beaucoup fantasmé sur sa vie bohème de ville en ville et de bras en bras. J'ai frappé à cette porte bretonne comme on envoie un dernier message à sa meilleure amie avant de bouffer la boîte de médocs. Pour qu'elle nous empêche de les manger. J'ai prétexté une envie d'audit de sa petite entreprise pour m'incruster dans son programme. J'étais censé lui dire quoi ? Qu'à 30 ans mes parents me manquaient et que rien ni personne n'avait réussi à combler le trou gigantesque que j'avais dans le cœur ? Et que ce cratère dans lequel je tombais chaque soir, quand il fallait allumer la première lampe, me semblait de plus en plus profond et dangereux pour ma santé mentale ? Va pour l'audit, ce langage-là, il allait le comprendre.

Après quelques semaines d'observation, j'ai joué mon rôle de sale bête en lui disant que sa démarche de chanteur de charme au regard de velours comme sa veste, c'était gentillet mais qu'il n'y avait pas de quoi fouetter un vieux. Très vite, j'ai compris comment on pouvait optimiser ces « rendez-vous/concerts de 16 h 30 ».

C'est moi qui ai donné de l'ampleur à son gourbi avec cette idée de tombola. Je me souviens de sa tête

quand je lui ai dit que le troisième prix serait un baiser sur la bouche. « Allez papa, tu ne vas pas en mourir et ça peut faire toute la différence avec tes concurrents. Tu vas devenir le Mick Jagger des couches-Confiance. Tu peux devenir mythique ! Et elles n'auront pas toutes une haleine de caisse de chat. »

J'avais tellement raison. Mais pour que ça décolle un peu plus financièrement, c'est le choix des vieux qui devaient gagner le premier prix qui fut primordial. C'est là que je l'ai scotché, le papounet. Hé oui, son dragon de fille avait l'œil pour repérer les âmes esseulées et susceptibles de le coucher sur leur testament. Depuis ce jour-là, si je suis encore à tourner en rond en France et dans ma chambre d'hôtel pourrie, c'est dans l'espoir de gagner, moi aussi, le gros lot un jour. Qu'on n'hérite pas, pour une fois, d'un champ ou d'un manteau de fourrure en zibeline, mais d'un bijou de famille qui vaudrait une fortune. Comme dirait Lara Fabian : « J'y croiiiiiiiis encoooooore ! » J'attends aussi que ma colère passe. J'attends que mon envie de Tchétchène assassin me paraisse nulle et non avenue.

« Dépêche-toi papa, ils doivent déjà nous attendre.

– Je ne peux pas y aller comme ça !

– Non, mais grouille. »

C'est ça, enlève ta doudoune et enfile ma veste préférée. Un smoking en panne de velours. Quand il le met, personne ne peut rivaliser avec lui. Je crois qu'il

l'avait déjà à la grande époque. Cet homme a la même silhouette depuis vingt-cinq ans. Tandis que je suis certaine que l'autre conne a grossi. Vingt-cinq ans aux States, elle doit être énorme.

« Croupion cuit, croupion cru, croupion cuit, croupion cru... Aide-moi à bien placer mes cheveux, Lydie. »

Le postiche ! Aussi noir que les vrais. Et il n'oublie jamais d'enfiler ses souliers vernis. Même pour aller dans un cimetière. Encore heureux qu'il ne pleuve pas. Niort sous la pluie, je me tire une balle.

Il enchaîne sur ses exercices d'articulations pour une diction parfaite comme le lui a appris sa professeure de chant qu'il avait choisie parce que c'était celle de Michel Sardou. « On peut penser ce qu'on veut de Michel Sardou mais c'est un chanteur dont on comprend toutes les paroles. » Il dit aussi qu'une diction précise est la marque des plus grands, comme un costume sur mesure parfait la silhouette. Il dit beaucoup de conneries, mon père.

« Allez, allez, grouille !

- Un dernier coup de peigne. Un chas-seur-sa-chant-chas-ser-sans-son-chien-doit-chas-ser sans-son-ch...

- On n'a pas le temps, magne-toi ! »

Je n'ai pas oublié la valise à roulettes dans laquelle j'ai rangé l'iPod spécial chansons maison et deux

petits baffles très puissants, discrets mais élégants. Mais qu'est-ce qu'il fout ? Pourquoi il part dans la contre-allée de droite ? Il faut prendre celle de gauche.

« C'est par là ! crie-t-il.

– Mais non, tu ne te rappelles jamais rien, c'est là-bas ! Je le sais tout de même ! »

Je m'en fous, je prends mon chemin, il n'aura qu'à me rattraper.

Putain, on est vraiment en retard. Pardon messieurs-dames-du-dessous mais il faut vraiment que je prenne ce petit raccourci. Je remets le pot de fleurs, pas de panique ! Oups, pardon pour la croix ! Il est où le casse-bonbons ?

« Tu pourrais me faire confiance pour une fois, nom de Dieu ! » hurle-t-il de l'allée en parallèle.

Il est fou de crier comme ça.

« Te faire confiance ? À toi ?! Crève, dis-je dans un murmure sonore.

– Tu verras comme tu vas me regretter, ma pauvre chérie, quand ça arrivera.

– Te regretter ? Jamais de la vie...

– C'est ce qu'on dit, c'est ce qu'on dit jusqu'au jour où... »

Merde ! Je les vois. Eux aussi nous regardent. Je crois même qu'ils nous ont entendus. Calme-toi ma fille, sois digne. Pardon monsieur, je replace votre beau crucifix. « Albert Thomas » me dit votre tombe.

Longue mort à vous, monsieur Thomas. 1904-1957. Plus longue que votre vie en tout cas. Et vous avez de belles moustaches. Je ne m'attarde pas, je suis attendue pour donner un petit récital. Enfin pas moi : mon père, chanteur pour femmes finissantes. Tendez l'oreille si vous l'avez encore. La chanson est tarte mais mon père l'interprète avec cœur et émotion. Tiens, ils ne sont que trois cette année. Il manque une des sœurs. Mais le notaire est là, c'est le plus important. Les pauvres, ils doivent se geler vu notre retard. Mais elles ont l'air bien protégées, les mamies, sous leurs manteaux d'astrakan. Y en a même une qui a la toque assortie. C'est Monique, je parie.

« Je suis désolée maître, nous sommes un peu en retard, murmure papa.

– Bonjour Monique, bonjour Nicole, bonjour maître », je rajoute en tendant la pogne.

Et le daron qui leur fait un baisemain ! Le spectacle va commencer.

« Bonjour mesdames, c'est un réel plaisir de vous retrouver en ce lieu sacré et multiconfessionnel qui pourrait être triste et même sinistre s'il n'était pavé de souvenirs joyeux pour certains, de fleurs chatoyantes pour d'autres et, si j'osais, oui j'ose, de phrases immortelles jonchant certaines demeures que ne quitteront plus leurs locataires. Et même si les circonstances qui nous rassemblent ici marquent un anniversaire que

je ne cesse de maudire, j'eusse aimé que nous arrivâmes plus tôt et que nous pûmes à loisir évoquer les innombrables souvenirs qui nous lient à votre sœur... euh... euh... votre sœur...

– Christiane, j'articule silencieusement.

– Voilà, à votre sœur Christiane ! L'émotion... dit-il avec un petit regard charmeur. Malheureusement les dieux de la route, ces nouveaux maîtres du temps, imprévisibles et sans pitié, en ont décidé autrement. Ils ont eu la bonté de nous garder en vie, certes, mais en nous dérobant au passage un bien précieux : la ponctualité. Oui, la ponctualité qui est l'apanage des rois... Monique, Nicole, et surtout toi, Christiane, qui nous manque tant, je réclame votre mansuétude, j'implore votre pardon... »

Le notaire s'agite. Maître Armand Debois, THE notaire de Niort, le célèbre Niotaire. Qu'est-ce qu'il a ? Une affaire plus importante qui l'attend ? Désolé mon pote, t'avais qu'à pas accepter la succession de la brave Christiane. À mon avis, t'as pas pu refuser parce que ce sont des gros propriétaires terriens dans la région. Et maintenant, va falloir patienter encore un peu. Dans trois ans, tu la connaîtras par cœur, la chanson.

« Si on pouvait se dépêcher, j'ai une vente à l'étude dans un quart d'heure... »

– Vous y serez maître, ça va prendre cinq minutes », sourit papa.

En route pour la tombe de cette brave Christiane Bachon née en 1939 et morte en 2015. J'avais oublié les petites plaques funéraires en pierre grise et laiton qui disent qu'elle fut une tante et une sœur très aimée.

Bon, concentration maintenant. Papa va commencer. C'est ça, ferme les yeux, rassemble ton énergie... C'est parti.

« *La vie est éternelle à ceux qui savent aimer...* C'est incroyable de voir à quel point certaines phrases peuvent prendre de la profondeur quand elles sont gravées dans le marbre. N'est-ce pas Lydie ? »

Aux States, ils ont le Hall of Fame et mon père, il retrouve ses phrases sur les pierres tombales.

« On peut procéder ? insiste maître Debois.

– Procédons, Maître, procédons... »

Les sœurs Bachon sont déjà en larmes. Elles mouchoient et reniflent. C'est bon, ça.

À moi de jouer. J'ai ouvert discrètement la valise pour en sortir l'iPod et les baffles que je dépose délicatement sur la tombe de cette brave Christiane. Et maintenant, lancer le playback.

Papa demande à Monique et Nicole de se placer à ses côtés afin qu'il puisse leur prendre la main. Ça fait déjà deux ans qu'on rejoue la même scène à la même date, et à chaque fois, on a l'impression

que c'est la première fois pour tout le monde : la vedette semble découvrir l'intensité du moment, le notaire s'impatiente dès le départ, et les sœurs – moins une cette année – rejouent les fans énamourées comme si c'était leur première rencontre avec la star. Ça y est, on rentre dans le dur : chorégraphie des mains. *Parce que vois-tu je t'aime encore... Jusqu'aux derniers jours de ma mort...* Alors Christiane, heureuse ?

Ah, mais Super Notaire l'interrompt, le nez dans ses papiers. C'est quoi le problème, cette fois ?

« Je suis désolé, mais il est précisé dans l'acte que j'ai sous les yeux que vous devez chanter pour de vrai et non en play-back, ce qui ne semble pas être le cas.

– Ce n'est pas grave maître », larmoise Monique, la plus âgée des deux sœurs, celle qui a une toque assortie à son manteau-trois moutons turcs sont morts pour l'ensemble paletot et couvre-chef.

« Ce n'est pas grave », renchérit Nicole, pourtant moins protégée du froid que sa sœur.

J'ai arrêté la musique. L'artiste n'est pas content. Du haut de son mètre quatre-vingt-sept, il regarde avec colère et mépris l'homme des ouvertures-de-documents-qui-peuvent-changer-les-vies.

« Je trouve votre remarque fort désobligeante, Maître.

– Je suis désolé. En tant que public, j’aurais sans doute été conquis, mais en tant que notaire, je me dois de... »

Et moi je me dois de donner quelques précisions qui vont le remettre à sa place, ce petit Trump des provinces.

« Mon père ne chante pas en play-back, monsieur. Il y a certes sur la bande une voix déjà enregistrée, mais mon père chante réellement par-dessus. C’est un procédé utilisé par les professionnels de la profession tant en concert qu’à la télévision et qui permet de donner à la voix un relief naturel...

– Même Michel Sardou le fait. Mais lui, vous ne seriez pas allé lui dire qu’il chantait en play-back ! s’exclame la diva des cimetières. Remarquez, vous n’êtes pas le premier et vous ne serez pas le dernier à être plus impressionné par la notoriété que par le talent.

– Je suis désolé, mais il va falloir que j’y aille, alors si on pouvait...

– Alors cessez de m’interrompre et cessez d’être désolé, c’est exaspérant ! Ce moment est assez pénible pour tout le monde, finissons-en une bonne fois pour toutes. Lydie, ma chérie, musique s’il te plaît.

Je préférerais ne rien te dire

Car tous les mots étaient trop forts

*Il fallait éviter le pire
Parce que vois-tu, je t'aime encore...*

*Du plus profond de mes délires
Jusqu'au dernier jour de ma mort
Tu seras dans tous mes soupirs
Parce que vois-tu, je t'aime encore... »*

Il termine sa chanson en s'agenouillant. Les sœurs Bachon sont des fontaines.

« Il est stipulé que le cérémonial doit se conclure par l'offrande de la rose que vous avez coutume d'offrir à votre fan préférée lors de vos galas », ânonne Maître Debois qui semble regretter d'avoir oublié son écharpe dans sa voiture. Encore deux minutes et il aura la goutte au nez.

Je sors une magnifique rose rouge stabilisée de la valise et je la tends à mon père qui embrasse la fausse fleur avec déférence, et la dépose sur la tombe. Puis, fier du travail accompli, il se relève en grimaçant, époussette ses genoux et se dirige vers le notable vieillissant, lequel lui remet une enveloppe remplie de billets de 50 euros. Y a plus qu'à les compter.

« Ne vous inquiétez pas, le compte y est, 1 500 euros, énonce l'homme de loi d'une voix pincée.

– J'ai confiance mais peut-être avez-vous parfois les doigts qui collent », répond papa.

Dialogue éternel entre le producteur et son artiste. On a retrouvé une mosaïque qui disait la même chose à Pompéi.

« Signez ici. Je vous envoie le reçu à quelle adresse ?

– Voyez ça avec mon assistante, répond-il en me désignant.

– Nous aussi on peut avoir un petit autographe ? minaude Monique, la complète astrakan.

– Bien sûr mesdemoiselles, sourit-il tout en sortant son vieux stylo Montblanc que je lui ai toujours connu.

– C'était tellement beau quand vous chantiez tout à l'heure, Christiane aurait voulu voir ça.

– Mais elle l'a vu, Nicole, elle l'a vu, assène sa sœur avec une conviction qui frise la dévotion.

– En tout cas, monsieur Vincent, j'ai pleuré comme l'année dernière. »

Pendant ce temps, je ne perds pas de vue la raison de notre venue.

« Et pour le champ ?

– Votre père Bernard Verrat dit Hervé Vincent se doit durant encore deux années consécutives et à cette même date anniversaire de réitérer ce cérémonial. Ce n'est qu'au terme de ce délai que lui sera attribué de manière définitive le champ de Christiane Bachon, 5 chemin des Tropinettes à Mondé-le-Front... »

Il est interrompu par deux coups de feu qui viennent d'être tirés à l'extérieur du cimetière. On entend une vitre qui éclate, et une alarme se met à hurler. Je ne sais pas pourquoi mais je sens que c'est pour nous. L'année dernière, déjà, j'avais remarqué deux péque-nauds qui n'avaient pas voulu s'approcher de la tombe pendant que papa chantait malgré les petits signes que leur faisaient les trois femmes. Et dans l'allée, sur le retour, j'avais cru comprendre qu'ils auraient bien aimé toucher deux mots à la vedette. Deux gros mots, si ma mémoire est bonne. Mais les sœurs s'étaient énervées et ils s'étaient cassés sans nous dire au revoir. Ils sont venus nous dire bonjour cette fois.

« Oh ! Les cons ! Les enfoirés de bouseux ! Si jamais... Ils vont me le payer, je te jure !! » je hurle tout en me ruant vers l'entrée du cimetière. Pas pratique de courir avec la valise sans abîmer son contenu. Papa a l'air de me suivre.

« Faites attention, monsieur Vincent, ils sont dangereux ! C'est des animaux ! » crie Monique.

En sortant du cimetière, la première chose que je vois, c'est la portière du côté passager sérieusement endommagée, et la vitre qui a volé en éclats.

Il y a un gros porc en salopette juste à côté de la camionnette. Il tient un fusil dans la main ! Et du côté conducteur, un autre gros bonhomme rougeaud brandit une fourche. C'est bien ce que je craignais :

les mêmes que l'année dernière. Mais ils sont saouls, ma parole !

« Pédé de chanteur, tu crois que c'est avec tes manières d'ensorceleur que tu vas nous piquer la terre des anciens ?! Face de raie ! Espèce de salaud ! éructe celui qui tient le fusil.

– On t'avait dit de jamais revenir. J'veis te saigner comme une truie ! Tu veux chanter ? Tu vas chanter, je peux te le dire, moi ! » rajoute celui à la fourche.

Mais c'est quoi ce cauchemar ? Tout ça pour un pauvre champ ? Ils sont dingues dans ce bled.

Sauvés nous sommes ! La cavalerie arrive toutes sirènes hurlantes.

Les pandores qui en descendent et qui interviennent sans peur ont le même âge que les deux haineux. Visiblement, ils les connaissent très bien.

« Marcel, George, arrêtez vos conneries ! Tu sais où ça peut te mener ta pétoire, Marcel ? Au trou, point final. Allez, range ton joujou. Au lieu de régler tes problèmes, ça va t'en faire avoir.

– Qu'est-ce qu'il faut faire, alors ? On doit baiser notre froc sans rien dire ? Elle avait toujours dit qu'elle nous donnerait le champ, tata Cricri.

– Tu n'y peux rien, George. La loi, c'est la loi, continue le gendarme. Ta tante, si elle a refilé son champ au ménestrel à perruque, c'était son droit. Je ne te dis pas que je comprends, je te dis que c'est la

loi. Elle l'aurait refilé au président de la République ou à Tom Cruise, c'était pareil. Les dernières volontés d'un défunt, c'est sacré, et c'est tout ce qu'il lui reste pour nous emmerder quand il n'est plus là. »

Les deux sœurs, à pas de vieille et accompagnées du notaire, sont, elles aussi, sorties du cimetière. Prudent, l'homme de loi a filé à l'anglaise en découvrant la situation tendue. Mais les seniors, elles, entrent à corps perdu dans la mêlée. Elles sont burnées les mamies !

« Marcel, George, arrêtez espèces de barbares ! Ah, si votre tante vous voyait ! Honte à vous ! Vous ne respecterez donc jamais rien ! Même pas le repos éternel ? Vous irez au diable...

– Mais tata Nini, le champ quand même... »

Nicole se moque en imitant la voix geignarde de son neveu :

« Tata Nini ! tata Nini ! Regarde-le, l'autre grand nigaud... »

Et Monique, madame double astrakan, qui rajoute :

« Et puis quoi ! Le champ, vous ne pensez qu'à ça, votre champ ! Mais la poésie, ça, ça vous dépasse ! Monsieur Vincent, lui, il l'a fait vibrer votre tantine, il l'a tenue heureuse jusqu'à son dernier souffle. Ça a de la valeur, ça ! C'est pas avec vos histoires de betteraves et de foires à bestiaux que vous l'avez fait beaucoup rêver, la Christiane, hein les garçons ! Vous

pourriez être un petit peu reconnaissants. Si votre mère vous voyait... »

Elle se signe à nouveau. C'est pour ça qu'elle n'est pas là cette année, la troisième sœur...

« Vous savez ce qu'elle a dit, votre tante Christiane, avant de s'éteindre ? Non ? Eh bien, je vais vous le dire moi. Elle a dit "je pars l'âme sereine, je reste mais je m'en vais, n'ayez pas trop de peine, la vie est éternelle à ceux qui savent aimer", sanglote Nicole. Et vous savez de qui c'est, ça ?

– C'est de moi », veut dire papa. Mais aucun son ne sort. Il retente. Mais rien, pas même un filet de voix.

Du coup, Monique, qui n'a pas remarqué la tentative de son idole, continue :

« Pas étonnant qu'on devienne sensible aux arts et à la belle musique avec des lourdauds pareils à la maison. Hervé Vincent, c'est notre air frais. Ça vous dérange qu'on puisse un peu respirer et penser à nous pour les quelques années qu'il nous reste à vivre ? Et si Monsieur Vincent accepte le champ de notre sœur, on en sera fières et honorées, en mémoire de Christiaaaaanne qui... » Elle ne parvient pas à terminer sa phrase et trompette dans son mouchoir.

Maintenant que l'hystérie collective est retombée, les deux bouseux, la tête basse mais le regard toujours mauvais, rengainent leurs armes et remontent

dans leur 4×4. Les gendarmes eux aussi s'apprêtent à quitter les lieux. Mais j'ai une dernière question :

« Et nous, au niveau des dégâts sur notre camionnette, qui est aussi notre outil de travail, je précise, vous nous conseillez plutôt de porter plainte ici ou à la préfecture ?

– Moi, je vous conseillerais plutôt de décamper fissa, répond sèchement un des bleus, à moins qu'un contrôle inopiné de votre véhicule vous tienne à cœur. On pourrait trouver des substances illicites sous une banquette si vous y tenez. Vous savez, avec les gens du show-biz, ça n'étonnera personne...

– Et de toute manière on est pressés, alors je crois qu'on va y aller... dis-je en rangeant le matos dans le coffre.

– Oui, d'autant qu'ici c'est un stationnement réglementé, dit-il en pointant le panneau "si tu prends ma place...". Il faudrait voir à circuler ou je vais être contraint de verbaliser. »

J'ai compris le message.

« Dépêche-toi, papa. On se casse ! »

Celui-ci, toujours en service commandé, joue le joli cœur auprès des deux sœurs. D'une voix d'ermite qui recommence à parler après vingt-deux ans d'abstinence, il croasse :

« Merci mesdames, vous m'avez sauvé la vie et je vous en serai éternellement reconnaissant. Je vous

quitte le cœur lourd et l'âme en berne, mais avec l'espoir que l'année qui vient soit soudainement écoulee pour que nous nous trouvions déjà le 16 février de l'année prochaine, oh jour béni qui marque nos retrouvailles tant attendues... »

Et, tel Frank Sinatra rejoignant sa loge après un show à Las Vegas, il monte dans notre cheval de feu.

« Quel galant homme ! Quel aamouuuur !! s'extasie Monique.

– Mademoiselle... Tu te rends compte, il nous a dit “mademoiselle” ! J'aurais eu dix ans de moins, je n'en faisais qu'une bouchée. Au revoir monsieur Vincent ! crie-t-elle une dernière fois.

– Au revoir mon Prince... »

Mais on a déjà tourné le coin.

Et ça va moins susurrer. En fait, je suis folle de rage. C'est moi ou j'ai comme l'impression que j'étais très seule face aux deux dingues ? Je rêve ou il n'a pas pipé un mot pour les calmer ? Il se serait passé quoi si les flics n'étaient pas arrivés ?

« Tu t'es vu ? Non mais sans déconner, tu t'es vu ? Mon père, celui qui est censé me protéger ! En te planquant derrière moi pour ne pas te faire canarder, t'as pas souillé ta couche ? »

Il évite la discussion en invoquant son aphonie, ce qui a le don de m'énerver encore plus.

C'est étrange comme la nature nous permet d'encaisser les humiliations pendant des jours et tout d'un coup les digues pètent et la déferlante balaie tout. Chez moi, les vagues forment un tsunami de haine. J'explose comme un furoncle sous les doigts d'un ado. Je veux lui faire aussi mal que mon sentiment de solitude me tord les boyaux.

Il y a cinq ans, quand j'ai décidé de quitter Paris pour le rejoindre dans sa tournée des vieux, je ne savais pas vraiment ce que je voulais mais je savais que j'avais besoin de le voir, lui, et qu'il me voie, moi. Je n'en pouvais plus de me sentir orpheline. Malgré mes 30 ans, malgré mes années de pensionnat, je n'avais pas réussi à tisser de liens durables avec quiconque. J'avais des connaissances, et même des copains, et parfois des petits copains, mais personne à qui j'étais indispensable, personne qui recherchât ma présence dans une foule. J'allais crever si je ne rencontrais pas ce regard-là. Je m'étais dit qu'avant de le chercher chez les autres, il fallait que je sois certaine qu'il existe dans les yeux de mon père.

Aujourd'hui, je ne sais plus si la tête de pioche que j'étais voulait avoir la confirmation que les yeux de mon père ne me chercheraient pas si je disparaissais, ou si son regard sur moi empêcherait ma disparition. Ce dont je suis certaine, c'est que depuis cinq ans, c'est moi qui veille sur lui et qui ne le quitte pas des

yeux quand il est sur scène. C'est mon regard qui le rassure, et pas l'inverse. Je suis celle-qui-accompagne-Hervé-Vincent. Je suis l'ombre de son ombre. Je suis aussi sa régisseuse-chauffeuse-comptable-habilleuse. C'est évidemment moi qui vais la réparer, cette putain de portière ! Il ne lèvera pas le bout d'une fesse pour m'aider à combler le trou de la balle de l'autre sauvage avec le rouleau de plastique que j'ai toujours au fond du coffre. Lydie peut faire ça aussi, en plus de la conduite, du repassage de ton costume, du brossage de ta moumoute et du « rangeage » de tes accessoires. Lydie va le faire mais tu en paieras le prix, mon vieux ; tu vas entendre mon mépris et ma haine vis-à-vis de ta lâcheté qui m'a laissée dans un pensionnat pendant huit ans.

Huit ans à être pauvre au milieu des riches, à devoir inventer des vacances dont je m'inspirais dans les magazines people. Ah ça, j'en ai fait du ski nautique avec Jean Dujardin au cap Ferret ! Et les soirées au coin du feu avec les fils de Bernard Arnault, à Aspen ! Une année, pour ne pas me faire prendre à mes propres mensonges, j'ai même étudié le plan des pistes de Courchevel et le nom des restos de montagne et leurs spécialités. Tu m'étonnes que j'aie une bonne mémoire et que je me souviennne des noms des aides-soignants de la moindre maison de retraite de Trifouilly-les-Oies ! J'ai la mémoire des

imposteurs. Tu vas le recevoir dans la gueule, le pus blanc qui jaillit.

« Merci pour les renforts face aux deux veaux. Même les deux mamies ont eu plus de couilles que toi ! Tu m'étonnes que maman se soit barrée. Une lâcheté pareille, ça fout les jetons. À ce niveau-là c'est une maladie, c'est incurable, c'est même contagieux ! Voilà, on a l'explication : elle s'est jetée sur le premier venu, ma génitrice, pas parce qu'il avait du pognon, mais parce que c'était pas toi ! Tout plutôt que finir ses jours en se faisant chevaucher un week-end sur deux par le dernier des crevards. Ça fait pas rêver, un lâche. Une femme, elle a besoin de se sentir possédée par un lion, par un prince du désert, pas par un steward de chez Ryanair. Un prince du désert, non mais regarde-moi ça... Elle a dû rester souvent en panne de septième ciel, maman, le nez planté dans l'oreiller, à attendre que papi crache son yaourt. »

J'ai fini de réparer la portière. On va pouvoir repartir. Il ne dit rien, évidemment. Mais moi je n'ai pas terminé.

« Putain... T'aurais fini par lui pisser dessus dans ton sommeil au moindre cauchemar. Elle rêvait de mieux, forcément. Je la comprends, j'aurais dû partir avec elle. »

Chapitre 3

C'est vrai que tu aurais dû partir avec elle, Lydie. C'est vrai qu'elle aurait dû t'emmener. Qu'elle me quitte, moi, je pouvais le comprendre. Mais sa fille ! Est-ce lui qui a dit qu'il la voulait seule ou est-ce elle qui a en pris l'initiative ? « Je ne suis que femme, je ne suis faite que pour l'amour charnel. Non, mon corps n'est pas celui d'une mère. » Elle devait effacer l'image.

On avait encore la maison à l'époque. Ça tanguait de partout et les huissiers avaient leur rond de serviette à la cantine de l'entreprise, mais on rentrait chez nous le soir. Enfin, moi je rentrais. Elle n'arrêtait pas d'avoir des rendez-vous après 18 heures. « Pour garder la boîte, sombre crétin ! J'essaye de sauver ce qui peut encore l'être ! » Je ne sais plus si je la croyais ou si j'avais déjà démissionné.

De mon côté, je faisais des allers-retours à l'usine. C'est Matoune qui gardait la petite. Cette vieille

Niçoise adorait notre fille. En voilà une au moins qui a pleuré quand elle a été séparée de sa pitchoune. C'est elle qui m'a annoncé un soir, au retour du boulot, que Carine avait pris ses affaires. Toutes ses affaires. Et le Grammy Award de Ray Charles. Sur le moment, c'est ce qui m'a mis le plus en colère. Matoune m'a rapporté qu'elle avait dit bonsoir à la petite en lui expliquant qu'elle partait en vacances pour quelques jours et qu'au retour, elle lui rapporterait un joli souvenir. Elles sont longues, les vacances. Et les souvenirs, Lydie a dû se les fabriquer toute seule. Et c'est moi qui suis lâche ? Je ne t'ai jamais menti, moi. Je ne suis jamais parti en vacances sans toi, ma fille. Elles étaient peut-être moches, mais on les prenait ensemble. Je ne t'ai peut-être pas laissé de jolis souvenirs, mais je suis resté en poste. Si j'avais pu garder Matoune, je l'aurais fait. Mais je n'avais plus de maison, pas de perspective, un mur de dettes et une estime de moi qui tenait dans la poche. J'ai mal fait mais j'ai fait. J'ai mal expliqué mais j'ai parlé. Quand vas-tu comprendre que tu ne peux pas nous haïr autant l'un que l'autre, Lydie ?

Au moment de notre rencontre, ma pas-encore-femme était hôtesse d'accueil chez Universal. Une belle rousse plantureuse qui n'avait pas sa langue dans sa poche et des yeux qui vous regardaient en disant « Essaye, et tu verras ce que je te répons ». Et moi,

j'ai eu envie de voir ce qu'elle allait me répondre. On formait un beau couple : très grands, altiers, madame qui semble être une amazone gouailleuse et monsieur qui porte beau sans la tchatche qui va avec en général. C'est bien plus tard, que j'ai appris à charmer mon monde.

À l'époque, je voulais simplement que les choses soient faciles, que le business roule, que ma femme m'aime et, si possible, qu'elle m'admire. Pourquoi ? Comment ? C'était déjà trop de questions. On bossait dans l'industrie du disque : on fabriquait les vinyles. J'avais deux usines qui tournaient à plein régime. Les chanteurs vendaient des brouettes de disques à l'époque. Le disque d'or était à 500 000 exemplaires. Les particuliers, les cafés, les DJ, tous faisaient tourner les platines jour et nuit dans leurs juke-box, leurs boîtes de nuit, ou sur leur Teppaz. Maintenant qu'il n'y a plus vraiment de cafés, plus du tout de juke-box et que les boîtes de nuit disparaissent du paysage, où les gens s'amuse-t-ils et fredonnent-ils leurs tubes préférés ?

On est arrivés ? Elle a fini de crier ? Elle s'est encore garée sur une place pour les handicapés.

« Les handicapés ne viennent pas visiter les vieux en fin d'après-midi. Reste là, je vais voir où est cette Bidart.

- MADAME Bidart.